

bois, nous explorâmes tout ce qui pouvait offrir une retraite à une créature quelconque. Nous retournâmes ensuite à Hararoubag, où nous exécutâmes la même opération, mais infructueusement, de notre chèvre et de notre mouton ; des tigres et des voleurs nous ne trouvâmes absolument rien.

Le pire de tout cela fut que le major, peu accoutumé à ces expéditions nocturnes, qui s'y était fort échauffé, et qui avait bu imprudemment quelques verres d'eau, se sentit pris de frissons auxquels la fièvre succéda. On dut le reconduire promptement à Ramgur. Pour moi, je voulus rester à Hazaroubag avec Ludolfus et cinq des hommes de Mackenzie. Nous passâmes encore deux nuits à guetter les tigres, toujours sans résultat. Une fois nous emmenâmes une chèvre, qui fut respectée, à la vérité car nous ne l'avions pas perdue de vue.

Les choses en étaient là, quand on vint nous avertir en toute hâte que les fauves que nous cherchions à Hazaroubag, et qui semblaient avoir déserté ce canton depuis que nous y étions établis, s'étaient montrés de l'autre côté de Ramgur, où ils avaient fait des ravages considérables. Pliant bagage sur-le-champ, nous suivîmes la députation qui venait d'Angouâli. Sans passer par Ramgur, nous fîmes demander des nouvelles du major, qui allait mieux, mais avait encore besoin de repos.

Au bout d'un jour et demi de marche, nous pénétrâmes dans un canton qui n'offrait plus le riant aspect d'Hazaroubag ; plus d'orangers, de pamplemousses, de vignobles ou de légumes ; mais un site montueux, quelques mamelons, des terres en friche, des landes misérables, entourées de forêts. Au centre de ce territoire, deux rangées de huttes de boue que précédait généralement une petite cour formée de branchages : c'était Angouâli. Cet aspect me plut, croyant qu'un tel pays devait nécessairement recéler des bêtes féroces. Je fus encore trompé dans mon attente ; pendant les cinq nuits que nous restâmes à l'affût, nous ne tuâmes que deux hyènes et un lynx.

Au bout de ce temps, nous apprîmes que les tigres d'Angouâli avaient paru à Bozeri-Abda, pauvre hameau perdu dans les bois. Nous y montâmes aussitôt. Nouvelle déception, pas un fauve. Pourtant, au dire d'un voyageur hindou, on en avait vu dans les collines à l'est de Bozeri-Adda.

Je pris cette route, assez étonné de la persistance que les bêtes féroces mettaient à m'éviter. En effet, je fus appelé, et je passai successivement par Gomeah, Perani, Monetone, Tchundun et Kéary, sans réussir à les atteindre.

Pendant ce trajet et nos quinze nuits d'affût, nos exploits se bornèrent à la destruction d'un léopard, d'un ours, de deux panthères et de quelques chacals. Le léopard fut tué par moi dans un champ de riz de Monetone ; il était

presque aussi redoutable qu'un tigre, et je crus un instant que je succomberais dans la lutte ; il ne tomba qu'à une troisième balle tirée à bout portant. L'ours fut tué dans les rochers du torrent de Gohai-Laddei, près de Kéary. Nous marchions à la file dans le ravin profond et desséché, quand l'animal parut au-dessus de nous, entre deux masses de granit. Nous étions désarmés ; mais un hindou qui nous accompagnait, et qui portait une fourche de fer, sortit du torrent, s'approcha de l'ours par derrière, tandis que nous occupions celui-ci, lui prit le cou entre les dents de son instrument, et le blessa mortellement avec un couteau qu'il tenait de l'autre main. L'une des panthères, endormie, fut surprise et tuée par nous. L'autre s'abreuvait au torrent d'Harai. Elle périt sous les coups de Ludolfus. Mon domestique, il est vrai, paya cette prouesse d'une blessure à la cuisse.

Lorsque nous arrivâmes à Doubratchatty, nous eûmes encore le désagrément d'apprendre la disparition subite des tigres. Le même fait se reproduisant sans cesse, j'en vins à me demander si le pays ne serait point parcouru par une bande de ces fauves. C'eût été là un phénomène inouï, car il est notoire que les tigres ne se réunissent jamais. Toutefois je voulus en avoir le cœur net. Nous avions des raisons de penser que Douléabad serait avant peu visité par ces terribles ennemis. Au lieu donc de poursuivre mon chemin par monts et par vaux, comme je l'avais fait jusque-là, je filai secrètement, avec mes compagnons, par la grande route de Meerut ; puis, coupant à travers champs, nous gagnâmes rapidement Douléabad, où nous arrivâmes ainsi par une voie opposée à celle que nous aurions suivi, en venant directement de Doubratchatty.

Par ce moyen, je comptais sinon dérouter, du moins devancer les tigres ; et j'eus enfin la satisfaction d'avoir calculé juste.

Dès la première nuit, nous eûmes des nouvelles des bêtes féroces que nous poursuivions ; elles venaient d'enlever toutes les chèvres d'un pâtre, à l'extrémité du village. La terreur se répandit promptement parmi les habitants, qui s'empressaient de s'enfermer dans leurs maisons et de cacher ce qu'ils avaient de plus précieux. Quant à nous, nous gagnâmes les bords d'un gros ruisseau qui traverse Douléabad, où nous espérions que quelque tigre se présenterait pour boire. Nous n'eûmes d'autres visites que celles des chacals, d'un lynx et d'une hyène. Plusieurs tigres se firent cependant entendre à distance. Nous ne bougeâmes pas, et tout se borna là.

Nous rentrâmes au jour dans Douléabad, où on nous raconta que les bêtes féroces avaient commis de nouveau méfaits. Obligés d'être debout durant la nuit, nous avions l'habitude de prendre notre repos durant le